

## LA RAGE PRODUIT BEAUCOUP D'EXCITATION MAIS PEU DE LUMIÈRE

Vendredi 10 juillet 2020

---

Amir Taheri a été rédacteur en chef exécutif du quotidien Kayhan en Iran de 1972 à 1979. Il a travaillé ou écrit pour d'innombrables publications, a publié onze livres et est chroniqueur pour Asharq Al-Awsat depuis 1987.

---

Il est trop tôt pour dire si les récentes émeutes aux États-Unis ont été inspirées par une réelle préoccupation concernant le racisme chronique dans certaines parties de la société américaine ou favorisées par des calculs politiques liés à la prochaine élection présidentielle.

Cependant, une chose est certaine: les cercles traditionnels spécialistes dans le dénigrement de l'Amérique en Europe et ailleurs ont saisi l'occasion de présenter les États-Unis comme une nation qui ne veut même pas reconnaître la plainte ressentie par leur composante «afro-américaine». Parcourir les magazines donne l'impression que les élites européennes ont observé les événements aux États-Unis avec un degré de suffisance encore plus intense que d'habitude. Ils ignorent quelques faits.

Pour commencer, ils oublient que la traite des esclaves existait bien avant la constitution des États-Unis en tant que nation. Ils oublient également qu'à partir du XVe siècle, la traite transatlantique des esclaves était une entreprise principalement européenne avec des chefs de tribus africains comme gestionnaires locaux de l'approvisionnement.

Plus important encore, les États européens ont maintenu l'esclavage des indigènes, les serfs en Russie, en Espagne et en Angleterre, les vilains en France et les paysans-sefs dans les principautés féodales allemandes, pendant des siècles, tandis que les États-Unis ont aboli l'esclavage à peine 100 ans après leur indépendance.

Les États-Unis nouvellement créés se sont retrouvés dans les mains que le destin et l'histoire avaient prévues. Et cette main a inclus l'héritage de l'esclavage qui a persisté jusqu'à la fin de la guerre civile. Les Américains ont toujours été conscients du fait que l'esclavage n'était pas seulement un mal, mais qu'il entravait également le développement économique et socioculturel de leur nation. Même une étude superficielle de la littérature américaine montrerait que la question n'a jamais été oubliée. Les écrivains et poètes américains, blancs et noirs, ont relevé le défi de comprendre et de combattre ce qu'ils considéraient comme un défaut héréditaire de la génétique sociale de leur pays.

Ce qui est remarquable, c'est que les écrivains noirs américains n'ont jamais utilisé le thème comme excuse pour faire pression contre l'apartheid au nom de l'égalité raciale. Presque tous se considéraient comme des Américains qui se trouvaient être des Noirs et non comme des Noirs qui se trouvaient être des Américains. Dans son livre *«Black, White and in Color»*, Hortense J Spillers, montre que les écrivains noirs américains ne se sont pas comportés comme s'ils étaient des étrangers dans leur patrie américaine.

Avant même que l'esclavage ne soit aboli, Frederick Douglas, sans doute l'un des plus grands orateurs de toute l'histoire, envisageait un changement positif aux États-Unis. Il a dit: *«Je ne désespère pas de ce pays. Il y a des forces en action qui doivent inévitablement contribuer à la chute de l'esclavage. Le bras du Seigneur n'est pas raccourci et la condamnation de l'esclavage est certaine. Je pars donc avec espoir. Tout en tirant les encouragements de "la Déclaration d'indépendance", des grands principes qu'elle contient et du génie des institutions américaines, mon esprit est également encouragé par les tendances évidentes de l'époque.»*

Le même esprit se retrouve chez des écrivains tels que Ralph Ellison dans *«The Invisible Man»*, Richard Wright dans *«Fishbelly»*, Chester Himes dans *«Cotton Comes to Harlem»* et même *«The Fire next time»* de James Baldwin.

*«Roots»* d'Alex Haley est une illustration du rêve *«Only in America»* en tant que réalité, dépeignant l'histoire d'une famille de l'enfance en Afrique à l'esclavage en Amérique en passant par les agriculteurs, les avocats, les architectes, les enseignants et les auteurs à succès.

*«Beloved»* de Tony Morrison n'est pas un faux cri de rage comme ceux hurlés par les prétendus champions de *Black Lives Matter* (BLM). Il s'agit d'une quête héroïque de rédemption non pas en réanimant le ressentiment mais par le pardon. Le même esprit a inspiré Martin Luther King Jr qui avait un rêve inclusif, pas un projet de rejet et d'apartheid basé sur la couleur de la peau. Il considérait le racisme et la ségrégation comme un mal qui affectait tous les Américains.

Lorsqu'il suivit des cours de théologie à Médine, Malcom X était connu comme «le frère américain» parce qu'il ne souhaitait pas abandonner son américanité. Son message était celui du travail acharné et de l'amélioration de soi plutôt que des gémissements et du commerce de la victimisation.

Le «mal hérité» du racisme n'a pas été ignoré par les écrivains américains non noirs. *«Uncle Tom's Cabin»* de Harriet Beecher Stowe, *«Gone With the Wind»* de Margaret Mitchell, *«Light in August»* de William Faulkner, *«To Kill a Mockingbird»* de Harper Lee, *«God's Little Acre»* d'Erskine Caldwell et John Dos Passos aux *«USA Trilogy»*, relevent le défi de différentes manières.

Même lorsque nous voyons des représentations négatives, comme dans *«Of Mice and Men»* de John Steinbeck et dans la pièce de Lorraine Hansberry

«*Raisins in the Sun*», la question du racisme et de la ségrégation n'est pas ignorée. «*Look Who Is Coming for Dinner*» de William Rose, «*Lost Man*» de F.L Green et «*In The Heat of the Night*» de John Ball signalent le traitement des personnages noirs dans un contexte américain plus traditionnel sans oublier la lutte acharnée qu'ils doivent affronter.

Les intellectuels européens, qui se moquent des États-Unis pour avoir traité leurs «Africains» de manière indécente, ne rêveraient pas de qualifier leurs propres communautés noires d'«afro-français» ou d'«afro-anglais». Le label africain est lui-même un héritage de l'impérialisme, de l'impérialisme romain de plus de 2000 ans. Le général romain Publius Cornelius Scipio a été envoyé dans ce qui est aujourd'hui la Tunisie pour une seconde guerre contre une coalition dirigée par Hannibal et dirigée par la tribu Afri locale. Lorsque Scipion est revenu victorieux, le Sénat lui a donné le surnom d'«*Africanus*» et, plus tard, a commencé à appeler tout le continent au sud de l'Afrique méditerranéenne bien qu'il contienne des centaines d'ethnies différentes souvent avec peu de points communs, sauf diverses nuances de peau plus foncée. De la même manière, un autre général romain Caius Julius Caesar devait obtenir le surnom de «*Germanicus*» après avoir vaincu une tribu rebelle connue sous le nom d'Allemands dans une terre que les Romains appelaient alors l'Allemagne, ignorant sa diversité ethnique, culturelle et religieuse.

Ces dernières semaines, les cabales anti-américaines ont déchaîné beaucoup de bruit et de fureur mais peu de substance; beaucoup d'excitation, mais peu de lumière. Leur objectif est de terroriser la majorité en prétendant que la haine de l'Amérique est plus répandue qu'elle ne l'est en réalité.

Cela me rappelle un passage des mémoires du Président Ulysses Grant. Au Texas, pendant la guerre du Mexique, Grant, alors lieutenant, accompagné d'un autre officier, va enquêter sur les hurlements de ce qui ressemble à une énorme meute de loups. Lorsqu'ils arrivent, ils voient: «Ils n'étaient que deux; ils avaient fait tout le bruit que nous avons entendu. J'ai souvent pensé à cet incident depuis que j'ai entendu les bruits de quelques politiciens déçus... Il sont toujours plus nombreux qu'on le croit jusqu'à ce qu'on puisse les compter. »